
XYZ. La revue de la nouvelle



On ne meurt jamais

Alain Gerber

Number 8, Winter 1986

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/2743ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Publications Gaëtan Lévesque

ISSN

0828-5608 (print)

1923-0907 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this article

Gerber, A. (1986). On ne meurt jamais. *XYZ. La revue de la nouvelle*, (8), 42–46.

Alain Gerber

On ne meurt jamais

J'avais prévenu l'institutrice. Elle n'a pas fait de difficultés; d'ailleurs, nous sommes amies d'enfance, Marie-Jeanne et moi.

J'ai lu un peu, je n'avais guère la tête à ça, et puis mon coeur battait trop fort. J'ai tourné en rond un bon moment; mes yeux allaient du réveil à la pendule. Dans la cuisine, un linge de toile écrue protégeait la jatte où reposait la pâte.

Je suis sortie trop tôt. Au centre commercial, j'étais à peu près la seule cliente. J'ai flâné entre les rayons, aussi lentement que je pouvais, mon sac de guimauves sous le bras. Finalement, j'ai failli l'oublier à la caisse.

La petite mère m'attendait sur le perron de l'école, dans une flaque de soleil doré qui commençait à roussir.

L'air était imprégné d'une senteur d'écorce; il y avait aussi des odeurs de feu, de sciure et de labours. Puis un vague fumet de bêtes sauvages, sans doute imaginé.

Tout le long du chemin, j'avais sorti mon coude par la portière, afin de sentir sur moi cette chaleur capiteuse et fragile des après-midis d'automne. Au seuil de la saison indienne, la forêt se préparait à une éblouissante agonie, la forêt tranquille de chez nous, aux modestes secrets.

On s'est souri, avec Céline. Moi tout émue, tâchant que ça ne paraisse pas trop. Elle presque grave, à sa façon d'enfant. On a ramené l'auto. Elle a soulevé un coin du linge. Elle était ravie, Céline, elle a battu des mains. On a mangé une ou deux guimauves avant de prendre nos vestes

et de boucler la maison.

On a marché sur le chemin de terre, jusqu'au ponton, près des bouleaux dont la ramure, très tôt le matin, étincelle dans la lumière rosée, comme un précieux métal.

Toute une famille de corneilles s'est envolée d'un buisson, juste sous notre nez, dans un bruit de gros papier qu'on froisse, et s'est éparpillée dans le bleu.

On a eu un tout petit peu peur quand même. On a ri d'être si bêtes, toutes les deux. On leur a fait des signes quand elles étaient en l'air. La nuque à la renverse, baignant son visage dans le ciel, Céline a murmuré «... Alouette...»

Alors on est montées sur la vieille barque, *La Sacripanté*. (Le nom se devine encore; les lettres ont la couleur des cendres froides.)

Je l'ai installée à l'arrière, bien confortablement. J'ai boutonné sa veste. J'ai enfilé la mienne. Sur l'eau, il fait toujours un peu plus frais, et puis le soir n'allait plus tarder à venir. On n'a plus rien dit, vous savez comme c'est.

Le dos au lac, je me suis mise à ramer. Une grosse truite mouchetée est passée tout contre notre bord, entre deux eaux.

On n'oublie pas. On n'oublie rien. Pour toutes ces choses — peser sur les manches, enfoncer les pelles, aller sur les pistes de jadis, garder ses mots pour soi, connaître les arbres et les oiseaux — Papa était un grand professeur.

«Laure, disait-il, tu n'as pas besoin d'apprendre ces choses. Elles sont en toi. Il faut seulement que tu les retrouves.» Et aussi: «Regarde le monde. Il est à toi. Il t'aime bien. Regarde-le comme un fiancé.»

À présent nous voici au milieu de l'eau, au centre de notre infini à nous. Je relève les rames, rien qu'un instant.

«Regarde. Écoute.»

Des oiseaux crient, solitaires ou à plusieurs. Ils appellent autour du silence, si bien que leur musique ne fait qu'en souligner la profondeur.

«Laisse traîner ta main dans l'eau, ma poule. Hein donc que c'est bon froid?» Il n'oubliait jamais de dire ça;

maintenant c'est à mon tour.

Écoute-moi, Céline, un jour tu diras ces mots à quelqu'un. Il y a toujours quelqu'un pour qu'on redise les choses, mot pour mot les mêmes, jusqu'à la fin du monde, pour que le monde commence tout le temps et ne finisse jamais de la vie.

Chaque jour, chaque minute est une saison, unique et vieille comme le monde. Il y a, il y aura des millions d'automne rien que pour nous. Les feuilles reviennent sur les arbres, on revient sur la terre, éternellement. C'est maintenant la saison Céline, et maintenant, et maintenant, et maintenant. Et maintenant.

Regarde, ma fille. Regardons-nous. Tout ce qu'on ne dit pas, ce sont les plus beaux mots, ma Laure. On n'a pas besoin de les apprendre; on n'est même pas capable de les oublier. On est capable d'être là, et de ne pas pleurer du tout, comme ça d'être bien, la raison, oh! la raison on s'en fiche...

Là-bas sur l'autre rive, il y a un pêcheur. Habillé en pêcheur. Immobile comme un pêcheur. C'est si bon, quand tout est à sa place.

Regarde bien tout, tout doucement. Moi, je te regarderai, tu n'en sauras même rien. Le reflet d'argent, qui tremble au-dessus des érables, c'est un clocher d'église, tu vois?

Maintenant, *La Sacripante* ne bouge plus. Tout s'est arrêté. Quelque chose d'invisible et de lent descend du haut des arbres et se laisse glisser au fond de notre lac.

Alors les oiseaux se taisent. Tous les échos de la vie s'allongent aussi dans l'eau. Ils coulent sans regret pour dormir dans le lit des soirs.

Le paysage retient son souffle. Même le miroitement se fige, les ronds dans l'onde, la glissure des nuages, les teintes, les ombres, le pourtour de chaque chose.

Le monde est une belle photo dans un livre d'images. On est dessus.

Bientôt tu entendras comme un soupir, la photo sera brouillée, les arbres se balanceront, une fine brise ridera la

surface du lac, depuis cette pointe jusqu'à cette autre, et l'on repartira, en tirant un peu plus sur les rames, cette fois, tandis qu'entre les troncs, dans le plus creux du monde, s'avancera le noir encore timide, dissimulé dans une espèce de poussière assoupie, suspendue au-dessus du rivage, comme une haleine de miel.

Nous rentrons, ma Laure. Ma Céline, on s'en revient. Encore une fois on a tout vu. Tout reste à voir. On reviendra. Jamais la nuit ne tombe pour de bon. Un jour, toujours, l'hiver s'en va, la neige s'envole, on danse jusqu'au petit matin.

Le pêcheur a rangé ses affaires. Il s'est mis en marche. On dirait qu'il va dans la même direction que nous.

As-tu froid? Veux-tu ma veste? Moi, j'ai chaud de ramer, je n'en ai pas besoin. Mais non, c'est encore un beau soir. Tous les soirs sont les plus beaux du monde. Quand le brouillard viendra sur l'eau, on sera rentrées depuis longtemps. Regarde, on est déjà presque au bord.

Je souris. Toi, tu lui tournes le dos, tu ne te doutes de rien, mais moi, j'ai aperçu sa silhouette sur le ponton. Il nous attend ma poule. Il a mis le blouson vert, le blouson doux que tu aimes tant.

Voilà, nous y sommes. Il te prend. Il nous embrasse. Il nous serre. Il dit: «Céline!» Il dit plus bas: «Laure, ma Laure!» Il t'assied sur son bras. Il te met contre son visage. «Ma Laure! Ma Céline! Mes filles. Mes femmes...»

Il t'embrasse encore. Il met son autre bras autour de moi. Il frotte son nez contre le tien et, tout de suite après, il l'enfouit dans mes cheveux. Il me serre encore plus. Je suis toute petite, je ferme les paupières, on ne peut plus parler, j'aimerais m'enrouler autour de lui pour toujours.

À notre gauche, le lac est un murmure sans rives. On marche tout accrochés ensemble, sur le chemin de terre. On s'éloigne maintenant dans l'air brumeux du soir, chargé d'une légère odeur de fumée.

Né à Belfort en 1943, Alain Gerber s'orienté vers la musique et la littérature. Il a publié des études dans *Jazz Magazine* et *les Cahiers du jazz*. Au cours des dix dernières années, il a publié huit romans et un recueil de nouvelles intitulé *les Jours de vin et de roses* pour lequel il a obtenu la Bourse Goncourt de la Nouvelle en 1984. Lors de son passage à Montréal en décembre 1984, il accordait un entretien à Danielle Roger qui fut publié dans le numéro 5 (printemps 1986) de la revue XYZ.